

Merci, André Stanguennec, pour ce propos à la fois savant et vivant.

D'emblée, vous posez la question (ou les questions) que vous vous proposez d'examiner : en quel sens peut-on parler d'interprétation philosophique, notamment en rapport avec les interprétations à l'oeuvre dans les sciences humaines, et quelle serait la meilleure interprétation que l'on puisse élaborer ?

Vous déterminez l'interprétation philosophique comme étant réflexive (et non pas objective ni projective) en ce qu'elle recherche le sens, ou donne du sens à des faits ou phénomènes déjà signifiants en eux-mêmes car d'ordre humain, et ce par une méthode rigoureuse, ce qui fait que l'herméneutique philosophique côtoie les sciences humaines ou encore les sciences de la culture.

Ce qui distingue alors l'interprétation proprement philosophique, c'est son caractère totalisant ou encore systématique, qui exige à la fois complétude encyclopédique et cohérence architectonique, et donc une analyse critique de soi du sujet étudiant comme des champs des objets étudiés (la science, la morale, l'art ou la religion, par exemple), ainsi qu'une distinction et articulation des significations de ces objets. Cela demande la détermination de leurs valeurs respectives, ce qui s'opère toujours à partir d'une perspective ou encore d'un point de vue, qui, pour être particulier (étant donné la finitude du philosophe en tant qu'homme), n'en est pas moins fécond, toute grande philosophie instituant des catégories ou des « interprétants » qui rendent intelligibles (et donc praticables) les grands domaines d'objets ou encore les « étants » distingués et articulés sur le fond d'un « Être » global visé sur le mode d'une totalisation infinie.

Vous en venez alors à votre troisième et dernière question : celle de l'évaluation respective des perspectives interprétatives ainsi ouvertes et pratiquées, en vue de déterminer ce qui serait la meilleure interprétation. Pour éviter le piège du réalisme (qu'il soit de type psychologique, sociologique ou historique), vous insistez sur la mise en dialogue critique et autocritique des diverses interprétations, et donc sur la méthode dialogique ou dialectique sur le mode du « penser avec en pensant contre », pour éprouver ou mettre à l'épreuve la complétude encyclopédique et la cohérence architectonique de chacune de ces interprétations, à commencer (et sans doute à finir) par sa propre interprétation (ce dont vous trouvez le modèle dans le travail de penser de Ricoeur, qui, par exemple, met en tension l'archéologie structurale et la téléologie phénoménologique, notamment en référence aux dialogues entre Lévi-Strauss et Sartre, ou encore entre Habermas et Gadamer).

Vous évoquez, pour finir, l'interprétation husserlienne (à l'égard de laquelle vous avouez votre dette philosophique), dont la fécondité de l'ouverture à « la philosophie comme science rigoureuse » lui aurait du même coup fermé la problématique du champ pratique, éthique et politique. Ce domaine des valeurs ne pouvait alors que faire retour dans sa réflexion finale sur « la crise de l'humanité européenne », retour sans doute méritoire mais qui n'a pas fait l'objet de l'explication théorique qu'il méritait, contrairement à ce qui s'est effectué chez Cassirer, qui a tâché d'éviter un tel théoricisme en ré-interprétant Kant et Hegel dans des conditions historiques nouvelles.

Vous concluez en précisant que *le bon sens de l'interprétation philosophique* est celui qui intègre la double exigence de complétude encyclopédique et de cohérence architectonique, et qui, surtout, accepte d'entrer dans la mise en dialogue des perspectives interprétatives, en tâchant d'éviter à la fois le relativisme et le dogmatisme.

Joël GAUBERT